

Variations sur une introduction à la psycho phénoménologie

Je vous propose la lecture de cinq variations espacées dans le temps (de 1996 à 2010 en comptant le premier chapitre présent dans ce numéro), de cinq façons de se positionner, de mettre en valeur différents thèmes.

Introduction (1)

Pour une psycho phénoménologie (Vermersch 1996)

Vous vous souvenez sans doute, qu'au moment où j'ai sorti mon livre, je vous avais dit que, jusqu'à présent j'avais travaillé à la réalisation de l'escabeau qui permettrait d'atteindre les confitures et que, maintenant qu'il existait sous la forme de l'EdE, le moment était venu de s'intéresser aux confitures elles-mêmes !

Pendant longtemps j'ai défini les confitures comme étant l'étude de la pensée privée. C'était donc une délimitation privilégiant le cognitif : la pensée, et le point de vue en première personne défini par différence : privé, par opposition au point de vue en troisième personne qui ne prend en compte que ce qui est public, c'est-à-dire observable, comme peuvent l'être les comportements et les traces de l'activité. Mes fréquentations philosophiques (en particulier la phénoménologie) et mon intérêt renouvelé pour les sciences de l'esprit (large mouvement inter disciplinaire comprenant des philosophes, des neurosciences, des psychologues, des linguistes, de l'intelligence artificielle) m'ont conduit à définir mon objectif comme l'élaboration d'une science psycho phénoménologique.

Voilà ceci a valeur de faire part : l'année 1996 sera, pour moi, l'année de naissance de la psycho phénoménologie !

Cela signifie que j'ai vraiment pris conscience que ce que je souhaite développer c'est une méthode de recherche propre à permettre l'accès à l'expérience subjective (ça c'est déjà bien avancé). Que cette méthode vise un domaine d'étude, certes privé puisqu'il n'est accessible qu'en première personne (seul moi, je peux accéder à ma propre expérience de façon directe). Que cette méthode s'est développée plutôt vers le cognitif, mais ne devrait pas être exclusive des autres dimensions de l'expérience humaine (pas seulement la pensée). Finalement celle de porter sur le NIVEAU DE CE QUI APPARAÎT AU SUJET, autrement dit le niveau phénoménologique. À première vue il s'agirait de développer une science du « superficiel », simplement de « l'apparence » pour le sujet par opposition avec une approche plus 'centrale' des mécanismes et des processus cognitifs qui pour le coup n'apparaissent pas du tout au niveau de l'expérience du sujet. À moins que ce superficiel ne comporte d'autres profondeurs que ceux des mécanismes, et tout en relevant de l'apparaître n'est pas si immédiat que cela. Et c'est même la question première que je vais aborder.

1 Nécessité d'une rupture épistémologique

- *Vivre l'expérience subjective est spontané, sans préalables ni conditions.*
- *Décrire, analyser l'expérience subjective est une expertise.*

J'ai précisé que cette année était la naissance, pour moi, de la psycho phénoménologie. Cette précision du 'pour moi' signifie qu'il y a eu déjà des tentatives dans ce sens. Mais il me semble que beaucoup de

ceux qui se sont avancés sur cette voie depuis un siècle ont trébuché dès le début !

Je m'explique.

Ce qui relève de mon expérience subjective ne me demande aucun effort particulier, aucune compétence spéciale pour la vivre. Il suffit pour cela que je sois en vie.

MAIS !!!! La prise de conscience de l'expérience subjective, sa thématization descriptive, et même en amont de tout cela, son réfléchissement délibéré, ne sont ni spontané, ni immédiat; ni direct; ni facile ! ! ! ! Il y a eu (il y a toujours) confusion entre le fait que l'expérience vécue est la spontanéité même et la possibilité d'en faire un objet d'étude.

Tous les auteurs ont cru qu'il suffisait d'en prendre la décision pour devenir expert et que cela s'accomplisse.

Vous vous souvenez sans doute, qu'au moment où j'ai sorti mon livre, je vous avais dit que, jusqu'à présent j'avais travaillé à la réalisation de l'escabeau qui permettrait d'atteindre les confitures et que, maintenant qu'il existait sous la forme de l'EdE, le moment était venu de s'intéresser aux confitures elles-mêmes !

Pendant longtemps j'ai défini les confitures comme étant l'étude de la pensée privée. C'était donc une délimitation privilégiant le cognitif: la pensée, et le point de vue en première personne défini par différence : privé, par opposition au point de vue en troisième personne qui ne prend en compte que ce qui est public, c'est à dire observable, comme peuvent l'être les comportements et les traces de l'activité. Mes fréquentations philosophiques (en particulier la phénoménologie) et mon intérêt renouvelé pour les sciences de l'esprit (large mouvement inter disciplinaire comprenant des philosophes, des neurosciences, des psychologues, des linguistes, de l'intelligence artificielle) m'ont conduit à définir mon objectif comme l'élaboration d'une science psycho phénoménologique.

Voilà ceci a valeur de faire part : l'année 1996 sera, pour moi, l'année de naissance de la psycho phénoménologie !

Cela signifie que j'ai vraiment pris conscience que ce que je souhaite développer c'est une méthode de recherche propre à permettre l'accès à l'expérience subjective (ça c'est déjà bien avancé). Que cette méthode vise un domaine d'étude, certes privé puisqu'il n'est accessible qu'en première personne (seul moi, je peux accéder à ma propre expérience de façon directe). Que cette méthode s'est développée plutôt vers le cognitif, mais ne devrait pas être exclusive des autres dimensions de l'expérience humaine (pas seulement la pensée). Finalement ce n'est ni l'opposition privé / public, ni les domaines d'objets d'étude (pensée, émotion, croyances, symbolisation) qui définissent ce nouvel espace de recherche, mais plus essentiellement une autre de ses caractéristiques :

Et quasiment tout le monde croit qu'il suffit d'y réfléchir une minute pour connaître et décrire son expérience subjective. Or ce qui vient spontanément ce sont des généralités, des monceaux d'anecdotes truffées de mes théories naïves implicites. Comme si, parce que l'objet d'étude était si proche, il suffisait d'y penser pour l'élaborer. Comme si le fait d'avoir un corps vous donnait spontanément la compétence de médecin.

Ce n'est pas parce que l'expérience subjective paraît si proche de nous que nous en avons une connaissance savante infuse.

En matière d'expérience subjective, la rupture épistémologique (au sens de Bachelard) qui distingue le réalisme naïf pré scientifique et l'élaboration de connaissances scientifiques, passe par cette prise de conscience contre intuitive l'accès, la description, l'analyse, de l'expérience subjective est le produit d'une démarche experte, médiante, élaborée, s'apprenant non sans difficultés, s'exerçant et se perfectionnant sur plusieurs années.

Aucun chercheur qui s'est engagé dans ce domaine n'a vu la difficulté méthodologique : l'expérience subjective est vécue de façon pré réfléchi et la conscientiser est un travail préalable.

Qu'est ce qui masque à ce point cette difficulté ?

1/ C'est le fait que notre connaissance de l'expérience subjective existe. Mais qu'elle n'apparaît que nous n'en prenons conscience seulement quand elle s'impose à nous. Sans l'avoir recherché, nous faisons occasionnellement l'expérience réfléchie de notre expérience subjective, essentiellement sous la pression des circonstances, sous les chocs de la résistance du réel, dans les occasions où nous sommes en manque, où nous butons sur une impasse, où nous sommes bloqués par un résultat qui n'était pas celui prévu. Dans tous ces cas nous sommes poussés à la prise de conscience parce qu'il y a arrêt de la routine par le manque, comme par le surplus, par l'obstacle comme par la lacune ou le triomphe. Mais une chose est que la prise de conscience de l'expérience subjective se fasse sous la pression des circonstances, une autre est d'être en projet délibéré d'y accéder pour des objectifs de recherche ou de pratiques professionnelles et d'en produire une description pleine et une analyse.

2/ La seconde raison est que même quand nous prenons conscience de notre expérience subjective nous le faisons sur un mode relativement vague. Non pas que nous ne ressentions pas les choses qui nous touchent par exemple, ou que nous n'ayons pas une conscience de but pour une action à faire. En tant que vécu cela peut être intense, mais cela n'en produit pas pour autant une connaissance, au sens de thématization d'un savoir, de mises en mots de discrimination que nous opérons dans cette expérience. C'est une chose que de connaître le but et les grandes étapes de mon action, c'en est une autre, comme nous le savons par la pratique de l'explicitation, que d'avoir conscientisé et d'être capable de décrire les actions élémentaires, les prises d'information, les micros opérations.

3/ Enfin, du fait de l'absence d'expertise en matière de conscientisation de l'expérience subjective, nous ne discriminons habituellement pas entre : penser à l'expérience et faire l'expérience, ou encore la différence entre se souvenir globalement d'une situation passée et rendre à nouveau présente une expérience passée (présentifiée) de manière à en avoir une pleine évocation. Nous ne nous rendons pas compte de la différence qualitative entre ces deux actes, et de la valeur différente des informations que ces deux visées permettent de recueillir. Vous voyez que dans cette discussion, je me sers déjà des analyses psycho phénoménologiques pour distinguer des modes d'accès à l'expérience subjective, présente ou passée. Pour distinguer entre présentifier l'objet du vécu passé, et présentifiés les vécus se rapportant à cet objet (souvenez-vous du travail du séminaire du mois d'août la différence entre analyser le contenu de l'évocation (objet) ou même la texture sensorielle de ce contenu (structure de l'objet en termes de modalités et sous modalités) et l'acte d'évocation (vécu de visée de l'objet) . C'est un thème que je reprends à propos du livre de Piguet dans ce même quatre pages : je peux confondre les mots que j'utilise avec la réalité de mon expérience, je peux confondre les pensées que j'ai avec le fait de vivre l'expérience ou de la présentifier si elle est du passé.

Vous pouvez prendre la centaine de livres récents relatifs à la philosophie de l'esprit jamais vous ne trouverez pris en compte cette difficulté qu'il y a à accéder à l'expérience subjective de façon fine, précise et disciplinée. De là à conclure que la plupart n'ont pas essayé et confondent le fait de penser à l'expérience subjective et le fait de la connaître pour la décrire (distinction fondamentale entre acte réfléchi : penser à ... ; et acte réfléchissant : opérer le réfléchissement de ...) Le seul auteur qui ait abordé cette question est Varela dans son livre sur « L'inscription corporelle de l'esprit », dans lequel il se situe autant comme scientifique que comme praticien expert de la présence attentive, c'est-à-dire un des moyens habiles que l'humanité a élaborés pour construire une science de l'expérience subjective.

=====

Introduction (2)

« Pour une psychophénoménologie » (Vermersch 1999)

La psychologie a un objet d'étude à double face : une face comportementale, publique se prêtant assez bien aux contraintes des sciences naturelles et une face privée, subjective (auquel le sujet est le seul à

avoir accès sur le mode expérientiel, ce qui définit le point de vue en première personne) que cette discipline a tout fait depuis un siècle pour ne pas l'aborder directement, en essayant de disqualifier toute approche directe de type introspective (Vermersch 1998). Or cette dimension expérientielle revient comme une question fondamentale dans les publications récentes, dans la mesure où elle se confond avec la question de la conscience phénoménologique et que ce thème se traduit à l'heure actuelle par un véritable boom éditorial, par d'innombrables colloques et plus encore comme le lieu de rencontre privilégié de toutes les disciplines qui composent les sciences de l'esprit : neurophysiologie, philosophie, psychologie cognitive, linguistique, psychiatrie, Intelligence Artificielle etc... Au point, que l'on peut se demander, si ce que la psychologie a rejeté de son domaine ne va pas faire le bonheur d'autres chercheurs, moins encombrés des peurs de ne pas être reconnue comme une vraie science¹, qui habitent la psychologie depuis ses débuts. Dans de nombreuses publications récentes relatives à la conscience, les auteurs signalent, la nécessité d'une articulation entre niveau sub-personnel ou computationnel et niveau phénoménologique (par exemple : Jackendoff 1987, Flanagan 1992, Mc Ginn 1991, Varela, Thompson, Rosch 1991, Chalmers 1996), ils soulignent l'importance de la prise en compte de l'expérience subjective et certains vont mettre l'accent sur la nécessité de mobiliser l'introspection (Pessoa 1998, Block 1995) et même sur sa nécessité éthique (Howes 1991, Varela 1996a). Bref, un ensemble d'auteurs (avec de grandes diversités) plaide pour la prise en compte d'un niveau d'analyse le niveau de ce qui apparaît au sujet, donc un niveau phénoménologique, d'un objet d'étude particulier relevant typiquement de ce niveau : l'expérience subjective ; et d'une méthodologie susceptible de permettre d'y accéder : l'introspection, qui désigne globalement à la fois le geste réfléchissant et la description verbalisée du contenu réfléchi (cf. Depraz, Varela, Vermersch). Cependant, pour la majorité des auteurs, alors que leurs écrits comportent un luxe de bibliographie en ce qui concerne la psychologie cognitive, les neurosciences, la clinique neuro pathologique ou la philosophie de l'esprit, en revanche, quand il s'agit du niveau phénoménologique, on ne trouve plus guère de références², et quand c'est l'introspection qui est évoquée on n'en trouve quasiment plus aucune, il ne reste guère que du prêt à penser³. De plus, tout se passe comme si adversaires et tenants du niveau phénoménologique n'éprouvaient aucune difficulté à citer un exemple issu de leur expérience personnelle. À l'heure actuelle, dans l'ensemble des publications, tout se passe comme si mobiliser le niveau de la description phénoménologique ne posait aucun problème méthodologique.

L'accès phénoménologique est-il donc si simple ? Est-il si évident qu'il ne nécessite aucune procédure réglée ? Aucun travail d'élaboration critique des données ? On pourra m'objecter qu'il y a peu de références citées parce qu'il y en a peu de publié. Cette objection est juste, mais ne peut-on précisément en conclure que l'urgence est de développer une psychologie phénoménologique empirique (c'est-à-dire basée sur un recueil de données, par opposition à la philosophique phénoménologique ou à une psychologie philosophique). Que sans s'arrêter aux objections de principe qui voudraient convaincre a priori que cela n'a pas de sens ou que c'est impossible, de s'essayer concrètement à élaborer une méthodologie rigoureuse de façon à produire des données nouvelles et

¹ Mais on se rappelle la phrase de Pierre Gréco (1967) : « C'est le malheur du psychologue : il n'est jamais sûr « qu'il fait de la science ». S'il en fait, il n'est jamais sûr que ce soit de la psychologie. » p 937. D'ailleurs, n'est-il pas vrai qu'en France la psychologie ne relève pas des sciences de l'homme au sein du CNRS et c'est peut-être une des raisons qui font qu'elle se fait « tailler des croupières au CNRS notamment » Ghiglione (1997 p102) !

² le meilleur exemple de ce style est l'ouvrage de Dennet sur la conscience (Dennet 1991).

³ mis à part l'inévitable Nisbett et Wilson (1977) qui sont particulièrement bien passés à côté de la question, puisqu'ils ont confondu le questionnement sur les croyances du sujet sur la causalité de la situation et la description de leur propre vécu, la première est une théorie spontanée naïve, la seconde ce que l'introspection peut effectivement viser.

mesurer par la pratique scientifique à quelles limites réelles on se heurtera quant à ce qui est conscientisable et quant aux possibilités de validation⁴. Une telle tentative existe depuis 1995 à Paris⁵ sous la forme d'un groupe de recherche organisé autour d'un séminaire de pratique phénoménologique, mais une bonne part de la méthodologie était déjà en gestation à travers la mise au point de l'entretien d'explicitation (Vermersch 1990,1994) et la fondation du GREX (Groupe de recherche sur l'explicitation) en 1991⁶.

Le but de cet article est de définir quelle pourrait être cette discipline que je propose d'appeler psychophénoménologie. À la différence de la psychologie dominante aujourd'hui, la psycho phénoménologie réintroduit le point de vue en première et seconde personne comme ressource complémentaire à l'exploitation des traces et des observables qui caractérise le point de vue en troisième personne. Mais ce faisant elle rencontre immédiatement le rejet de ce type de méthodologie essentiellement cristallisé autour des innombrables condamnations de l'introspection, je reprendrai (Vermersch 1998) rapidement sur ce point l'analyse des mal entendus et des fausses accusations qui semblaient disqualifier l'approche en première personne. Puis, j'aborderai la question essentielle de l'articulation entre le niveau computationnel (inaccessible à l'expérience subjective) et le niveau phénoménologique (ce dont le sujet peut faire l'expérience). Enfin, j'essaierai de montrer comment la prise en compte méthodique de l'expérience subjective suppose une rupture épistémologique pour rompre avec la familiarité naïve du rapport à notre expérience et passer à une véritable activité réfléchissante⁷.

Introduction (3)

(Vermersch 2005)

Partant d'une formation initiale de psychologie expérimentale profondément hostile à toute prise en compte de la subjectivité, il m'est pourtant devenu progressivement évident que l'on ne pouvait continuer à ignorer ce que vivait le sujet "selon lui". Cependant, comme d'autres probablement, les rumeurs des critiques adressées à l'introspection m'ont retenu pendant longtemps d'aller plus avant. Finalement, afin d'établir ma propre opinion sur la valeur scientifique de l'introspection, j'ai pris le temps de revenir aux textes de bases, ceux des français comme Binet, Burloud, de l'américain Titchener et ses élèves de toute nationalité, et les travaux de l'école allemande de Würzburg (Meyer, Orth, Ach, Messer, Watt, Bühler). De plus, j'ai suivi la trace de tous les adversaires de cette démarche depuis Comte, en passant par Wundt, et tous les commentaires qui émaillent le XX siècle que l'on trouvera recensés et commentés dans (Vermersch 1998; Vermersch 1999). A ma grande surprise, aucune de ces critiques n'est apparue décisive. Alors qu'il suffirait d'une seule critique fondée pour que la démarche soit indéfendable, l'incroyable accumulation des arguments négatifs, conduit à penser que les critiques ont toujours été idéologiquement orientées. Ce n'est pas que l'introspection soit fragile,

⁴ cf. le numéro spécial du Journal of Consciousness Research édité par F. Varela sur « la méthodologie en première personne », à paraître en 1999, ainsi que l'ouvrage en préparation : On becoming aware, Depraz, Varela, Vermersch.

⁵ Dans le cadre des séminaires du LCP accueillis par l'ENS Ulm, j'ai organisé depuis 1995 en collaboration avec Natalie Depraz (Archives Husserl, ENS Ulm) et Francisco Varela (CNRS, LENA, Salpêtrière) et le soutien matériel du GREX, un séminaire de pratique phénoménologique rajeunissant dans son esprit les tentatives déjà effectuées par Spiegelberg aux Etats Unis dans les années 70, (cf. Spiegelberg 1975, Steinbock 1997, Casey 1997).

⁶ on trouvera des informations sur le GREX sur le site www.es-conseil.fr/GREX/.

⁷ Le projet initial de cet article comportait deux autres parties que je mentionne ici pour souligner que je ne les méconnaiss pas et qu'elles méritent un traitement détaillé que je présenterai par ailleurs : l'une relative à la démarcation précise entre philosophie phénoménologique et psychologie phénoménologique, l'autre retracant les travaux de psychologie phénoménologique de l'école de Amadeo Giorgi et des publications de Duquesne University et du Journal of Phenomenological Psychology

qu'elle pose des questions épineuses de validation externe etc., mais pour la plupart des critiques l'enjeu semble de déconsidérer, disqualifier l'accès en première personne. Je considère pour ma part que l'on peut écarter ces critiques, tout en étant à l'écoute des problèmes qu'elles pointent⁸. Les résultats obtenus ont été reproduits avec succès, même si les interprétations diffèrent. Si l'on prend des exemples de résultats obtenus dès 1901, il apparaît que ces résultats étaient trop "forts" pour l'époque, qu'ils étaient inassimilables par défauts de cadres théoriques qui se sont constitués tout au long du XX siècle.

J'ai réalisé la reprise de cette méthodologie expérientielle par étapes. D'abord en privilégiant l'instrumentation, par le développement d'une nouvelle technique d'entretien au-delà des techniques issues des méthodes non-directives (cf. les techniques d'entretien non directif de recherche cf. par exemple (Blanchet 1985; Blanchet 1991)) que j'ai nommée "entretien d'explicitation" (Vermersch 1994, 2003). Cette technique se caractérise par l'adaptation à la recherche de nombreuses utilisations originales des actes de langage, (développées principalement aux États-unis dans le contexte de la psychothérapie par Milton Erickson, Virginia Satir, Fritz Perls, Richard Bendler, John Grinder etc.) de manière à pouvoir questionner en détail sans pour autant induire les réponses. Ce premier pas était essentiel, puisque les résultats de l'introspection ne deviennent des données de recherche qu'une fois verbalisées. J'ai ensuite cherché des cadres théoriques me permettant de décrire, de catégoriser, d'interpréter les vécus verbalisés. Je n'ai pas trouvé beaucoup d'éléments en psychologie proprement dite, ce qui est normal puisque dans tous les domaines ou presque elle avait renoncé à l'introspection. En revanche, j'ai trouvé dans la phénoménologie de Husserl une psychologie phénoménologique de la conscience (Vermersch 2000), de l'attention (Vermersch 1998; Vermersch 1999; Vermersch 2000; Vermersch 2002; Vermersch 2004), des actes cognitifs (Vermersch 2003), et des indications méthodologiques sur la description des vécus (Vermersch 1997; Vermersch 1999), ainsi que sur les conditions d'accès à certains de ces vécus qui supposent la pratique de la réduction (Depraz, Varela et al. 2000; Depraz, Varela et al. 2003; Vermersch 2003). Cependant cette référence à Husserl ne va pas sans poser de nombreux problèmes, puisque lui-même au nom d'un anti-psychologisme⁹ militant s'est absolument refusé à tout contact avec la psychologie, et que son projet est essentiellement celui d'une "philosophie première" orientée vers un programme fondationnel, transcendantal. Je défends donc et pratique une utilisation non philosophique de l'œuvre de Husserl couramment nommée "phénoménologie". J'ai emprunté à cet auteur des éléments de méthode descriptive et des résultats partiels concernant la catégorisation de la subjectivité. C'est pour cette raison que la démarche que je propose sera définie comme étant une psychologie phénoménologique¹⁰, ou plutôt une psychophénoménologie.

Dans ce chapitre, j'essaierai de proposer une justification de l'intérêt d'une psychophénoménologie, j'en

⁸ Le Journal of Consciousness Studies a publié plusieurs numéros spéciaux sur ce thème comme, en 1999 "The view from within" édité par F. Varela, et plus récemment deux volumes en 2004 « Trusting the subject », dont je n'exploite pas encore le contenu dans ce texte.

⁹ On sera attentif au fait qu'apparemment il ne s'agit pas d'une position anti-psychologique, mais d'un refus épistémologique de fonder l'absolu (par exemple les lois de la logique) sur le relatif (le fonctionnement cognitif). Mais dans les faits, comme pour Peirce d'ailleurs l'anti psychologisme se traduit par une anti psychologie.

¹⁰ Husserl lui-même a écrit des textes sur la psychologie phénoménologique telle qu'il l'entendait dans son propre programme de recherche cf. Husserl, E. (2001). Psychologie phénoménologique. Paris, Vrin.

Ces textes sont de peu d'utilité pour notre propos. Par ailleurs, il existe une école anglo-saxonne de « phenomenological psychology » avec un journal du même nom, historiquement lié à l'université Duquesne à Pittsburgh et dont le nom de d'Amadeo Giorgi est un des plus connu. Pour contenir mon propos je ne présenterais pas cette école.

préciserai les méthodes, j'aborderai quelques questions épistémologiques pour terminer par une discussion des questions de validation.

Le point de vue phénoménal : "selon ce qui apparaît à celui qui l'a vécu".

L'idée de base de la psycho phénoménologie est ancienne, elle est présente dès les débuts de la psychologie scientifique, chez James ou chez Binet : la psychologie s'intéresse à la subjectivité et cherche à s'en informer de la seule façon possible. C'est-à-dire en demandant au sujet lui-même de décrire le contenu de son expérience. La proposition paraît raisonnable, la psychologie a un objet d'étude à double face, l'une publique comportementale observable et l'autre privée non observable. Si l'on écarte les critiques de principe faites à l'introspection, une des critiques majeures faite à cette proposition, est que les mécanismes cognitifs sont inaccessibles à la conscience du sujet, et que de ce fait il est inutile de chercher à s'en informer auprès de lui puisqu'il s'agit d'un niveau sub-personnel. Cependant, ce n'est pas parce qu'une partie des objets d'études sont inaccessibles à l'introspection que cela invalide l'intérêt scientifique pour tout ce qui est accessible à l'introspection. Il se pose toujours la question de savoir à propos des mécanismes sub-personnels de quoi au juste le sujet est conscient, et quels rapports existent entre ce dont il est conscient et ce dont il n'est pas conscient. Il y a de nombreux domaines d'études qui ont besoin de documenter le point de vue de l'utilisateur, du travailleur, de l'élève, du sportif. Enfin, il serait paradoxal de produire une théorie générale de la conscience sans savoir dire ce dont le sujet est conscient ou pire de dire à sa place ce dont il est (devrait être ?) conscient.

La psycho phénoménologie ne se présente pas comme une alternative à d'autres approches, mais comme une démarche complémentaire. Il ne s'agit pas d'une psychologie alternative, mais de la visée d'une psychologie complète, abordant son objet sous ses différentes faces : publique et privée, comportementale et subjective.

Une manière classique de réintroduire la subjectivité en l'esquivant, est de le faire à travers des questionnaires, des échelles d'évaluation. Ce faisant, on prend en compte le point de vue du sujet, mais sans savoir comment le sujet produit les réponses qu'on lui demande. La psychophénoménologie propose de prendre en compte la description du vécu du sujet, en cherchant à comprendre et à repérer les actes et les conditions de réalisations de ces actes qui président à la production des réponses. Il n'est pas possible de développer une psychophénoménologie sans utiliser les résultats de la psychophénoménologie. Pour étudier l'introspection, il faut avoir fait l'introspection de cet acte. S'introspecter, comme acte de base ne suppose pas d'apprentissage, pas plus que de voir, d'entendre, se souvenir, imaginer. Mais l'accomplissement de l'acte n'en donne pas la connaissance. Pour en développer la connaissance, il faut le pratiquer, pas seulement en le vivant mais aussi en le visant attentionnellement. Cette visée ne peut généralement se faire qu'a posteriori à partir du ressouvenir. Ainsi, par exemple l'attention est à la fois l'instrument cognitif permettant la recherche, l'objet de recherche, et le titre de résultats de recherche.

Introduction (4)

(Vermersch 2008; Vermersch 2009)

Questions initiales, motivations premières.

Supposons comme préalable, que vous ayez abouti à la conclusion qu'il est insensé de mener des recherches sur la conscience, ou tout autre objet d'étude qui la suppose, sans chercher à s'informer de ce dont le sujet est conscient selon lui. Puisque sinon, nous pourrions nous trouver dans l'absurdité qui est d'essayer de dire pour l'autre ce dont il est conscient ! Pourquoi ne pas le lui demander ? Puisque s'il est conscient, il l'est ! Et s'il l'est, il peut donc nous le dire ? Alors, est-il conscient ou pas ? Pour y répondre, il faut pouvoir s'en informer. Je peux, certes, dire pour l'autre, à sa place, ce qui l'affecte, c'est-à-dire ce qui a un effet sur lui, qu'il en soit conscient ou pas, par le biais d'enregistrements

d'indicateurs physiologiques, mais d'une part je n'en aurai pas la sémantique, d'autre part je ne saurais pas si le sujet en est réflexivement conscient. Or c'est la question, et lui seul peut nous permettre de l'établir. Tôt ou tard, le complément de toute recherche sur le sujet doit pouvoir dire aussi ce qu'il vit, ce dont il fait l'expérience, bref tout ce dont il est déjà ou peut devenir réflexivement conscient.

Supposons cependant, que vous, vous ayez abouti à cette conclusion selon laquelle il vous est nécessaire de recueillir des données sur l'expérience du sujet (selon lui), donc sur ce dont il peut avoir ou prendre conscience. Vous tenez un nouveau but de recherche plein de sens : documenter la dimension subjective, vous informer, auprès du sujet de ce qu'il a vécu. Vous savez que vous devez renoncer à la seule utilisation d'informations indirectes, comme des traces comportementales, physiologiques, neurophysiologiques, des enregistrements vidéo, car cela vous renverrait inmanquablement à une stratégie d'interprétation pour tenir un discours sur ce dont le sujet est conscient, sur ce qu'il s'est passé pour lui, selon vous.

Pour atteindre ce nouveau but, il vous faut pratiquer -donc connaître, devenir compétent, voire expert- une nouvelle méthodologie de recueil de données. Fondamentalement, vous n'avez pas d'autres choix que de pratiquer une forme *d'introspection*, c'est-à-dire encore d'obtenir des verbalisations descriptives à partir des actes d'introspection relatifs à un vécu passé (juste passé ou plus lointain)¹¹. Vouloir considérer les verbalisations résultantes seules, sans prendre en compte les actes qui permettent de les nourrir est une stratégie puérile, qui consiste à se masquer le fait que l'on demande un acte d'introspection en posant des questions (Fraisse & Piaget, 1963), et la conséquence dommageable, c'est que vous ne faites rien pour guider l'acte d'introspection puisque vous ne le (re)connaissiez pas. Vous vous complaisez, après bien d'autres, dans l'illusion que vous ne faites que solliciter des verbalisations, et rien de plus. Vous vous placez dans la situation d'ignorer comment vous obtenez vos données, comment votre informateur les engendre. Vous obtenez vos réponses et partez les traiter. Si vous ne les obtenez pas, si les verbalisations spontanées sont trop pauvres, inexistantes, vous en concluez abruptement : 1/ Soit que le sujet est inconscient et qu'il n'a donc rien à dire cf. connaissance implicite (Reber, 1993; Reder, 1996; Underwood, 1996); 2/ Soit qu'il ne se rappelle pas et donc ne se rappellera pas, exit ; 3/ Soit qu'il n'a de toute façon pas accès aux informations, parce qu'il n'y a pas d'introspection, c'est un mythe (voir par exemple les travaux (Nisbett & Bellows, 1977; Nisbett & Wilson, 1977; Smith & Miller, 1978; White, 1980) ; soit 4/ Qu'il n'y a en réalité pas de contenu expérientiel et donc rien à dire du tout (Lyons, 1986) ! Alors que notre lecture de ces auteurs serait plutôt de dire : 1/ Que ce que le sujet pourrait dire doit d'abord faire l'objet d'une prise de conscience, c'est-à-dire d'un passage à la conscience réfléchie pour pouvoir être verbalisé, et que ça, nous savons aider le sujet à l'opérer ; 2/ Qu'il est bien possible que le sujet dise qu'il ne se rappelle pas, mais aussi qu'on peut l'aider à dépasser cette première impression et le guider dans la mobilisation d'une mémoire auto biographique spécifique ; 3/ Que si les questions du chercheur portent sur la causalité de la situation (« Pourquoi avez-vous fait telle chose ? Pourquoi avez-vous changé de critères ?). Il est normal que le sujet : a) Ne décrive pas, mais commente, justifie, puisque c'est ce qu'on lui demande et ça ce n'est pas de l'introspection, mais du raisonnement ; b) Qu'il exprime ses théories spontanées, voire naïves, puisqu'on ne lui demande pas de décrire ce qui s'est passé, et que de ce fait c'est bien normal qu'un autre sujet en position d'observateur exprime la même chose ; et qu'enfin 4/ Quand il n'y a apparemment rien à décrire, il faut peut-être d'abord se retourner vers le manque de compétence introspective de celui qui l'affirme, et de la nécessité de prendre en compte le caractère technique de l'introspection et l'obligation de s'y former pour s'en servir de façon judicieuse et efficace.

Dans un point de vue radicalement en première personne (Vermersch, 2000a), c'est le chercheur qui

¹¹ Je mets de côté dans cette introduction, la question de l'introspection actuelle et/ou de la verbalisation simultanée (Vermersch, 2008) pour ne traiter que de l'introspection rétrospective.

pendant un temps se met en position d'informateur, relativement à ce qu'il a vécu, et produit lui-même une introspection par un travail d'expression écrite réitérée, en profitant de son expertise de chercheur dans le domaine qu'il veut étudier. Dans un point de vue en seconde personne, le chercheur invite un (plusieurs) autre que lui comme informateur, il doit alors guider le processus d'introspection de ce dernier sans pour autant induire le contenu de la description. Cela s'appelle classiquement "mener un entretien de recherche", et j'ai développé une technique particulière d'entretien : l'entretien d'explicitation (Vermersch, 1994) cf. dans ce numéro l'article de Maryse Maurel. Dans ce que j'écris, j'assimile donc entretien d'explicitation et introspection rétrospective (Vermersch, 2008). L'entretien d'explicitation est une forme d'introspection rétrospective guidée. L'expertise descriptive qui est le cœur de l'introspection n'a rien d'innée, elle est apportée par l'intervieweur sous la forme d'un guidage non inductif quant à la formulation de l'expérience. L'auto-explicitation est une introspection auto guidée (Vermersch, 2007). Celui qui la pratique est celui qui porte l'expertise introspective. Dans tous les cas, nous concluons donc sur la nécessité d'employer l'introspection comme méthode de recueil de données de recherche sur la subjectivité. L'objectif principal de cet article est de capitaliser de nombreuses années de recherches, de pratiques, sur l'utilisation de l'introspection dans un cadre de recherche, donc d'esquisser une première description de l'introspection, en développant une introspection de l'introspection.

